

LE RECUEILLEMENT COMME EXPÉRIENCE DU MYSTÈRE ONTOLOGIQUE CHEZ GABRIEL MARCEL

Taki Roseline KOUASSI Épse ÉZOUA
Université Félix Houphouët-Boigny de Cocody (Côte d'Ivoire)
E-mail : roselinetaki@yahoo.fr

Résumé : La vie des hommes telle qu'elle se déroule aujourd'hui semble ne pas laisser de moment pour une vie intérieure ; happé par l'appât du gain et emporté par le flux du temps, l'homme semble vivre pour l'avoir et dans l'extériorité sans accorder une once, un instant à la vie méditative, au recueillement. Alors que c'est dans le recueillement que l'homme rompt avec l'éparpillement de l'extériorité pour se ramasser, pour retrouver son centre, pour vivre l'expérience du mystère ontologique. Cette expérience est le lieu de la rencontre avec le Toi absolu, avec Dieu.

Mots-clés : Science, Technique, Avoir, Expérience, Problème, Recueillement, Silence, Mystère, Être, Dieu.

Abstract: Men's life, as it goes on today seems to leave no room for inner life. Trapped by greed, being swept along by the flow of time, the human being seems to live for assets and without granting a hint, a moment to meditative life, to recollection. While it is in recollection that man breaks with dissipation from outside, to recollect himself, to refocus on himself, in order to experience the ontological mystery. This experience is the key place of contact with your inner self, with god.

Keywords: Science, Technology, Having, Experiment, Problem, Meditation, Silence, Mystery, Being, God.

Introduction

Un constat sur l'état de nos sociétés laisse apparaître le triste spectacle que notre « monde est cassé », « oui un monde cassé comme une montre cassée » (G. Marcel, 1933, p. 35). Cette sentence à laquelle était parvenu Gabriel Marcel, au regard de l'analyse sur l'état du monde au lendemain de la Première Guerre mondiale, semble plus que d'actualité ; car c'est également en ces mots qu'il convient de décrire notre monde aujourd'hui. Ainsi, de même que la montre cassée n'affiche plus l'heure – et conséquemment a perdu sa fonction première au point de n'être plus qu'un ornement – de même, aujourd'hui, le monde ne vit qu'en apparence, il s'est

vidé de sa substance. L'homme en est venu à perdre le sens des choses au point de se confondre aux choses.

En effet, grâce au prodigieux développement de la science et de la technique, les hommes sont parvenus à améliorer considérablement leurs conditions matérielles d'existence. Et si l'on peut multiplier indéfiniment les exemples qui justifient le confort matériel de l'homme d'aujourd'hui, il convient de reconnaître que notre société – foncièrement machiniste, informatisée et numérisée, à laquelle les hommes ont su donner le satellite, l'ordinateur, et le laser, la centrale nucléaire et les drones – s'est vidée d'un point de vue moral et spirituel. C'est donc à juste titre que H. Bergson (1967, p. 330) écrit :

Dans ce corps démesurément grossi, l'âme reste ce qu'elle était, trop petite maintenant pour le remplir, trop faible pour le diriger. D'où le vide entre lui et elle. D'où les redoutables problèmes sociaux, politiques, internationaux, qui sont autant de définitions de ce vide et qui, pour le combler, provoquent aujourd'hui tant d'efforts désordonnés et inefficaces : il faudrait de nouvelles réserves d'énergie potentielle.

Ainsi, pour réconcilier l'homme avec lui-même, avec son monde et avec l'Être, Gabriel Marcel propose le recueillement. « C'est dans le recueillement et en lui seul qu'il convient de chercher un refuge. (...) Ce n'est que dans le recueillement, on peut l'affirmer, que peuvent prendre naissance et se rassembler les puissances d'amour et d'humilité susceptibles de contre peser à la longue l'orgueil aveugle et aveuglant du technicien enfermé dans sa technique » (G. Marcel, 1991a, p. 67)¹. En fait, l'expérience du recueillement laisse percevoir que si l'homme ne parvient pas à se satisfaire du monde matériel, c'est parce qu'il est essentiellement un être du dedans, un être d'intériorité. N'est-ce pas parce qu'il retrouve son être au-dedans de lui que l'homme en est venu à s'égarer dans l'éparpillement et la conquête démesurée de l'extériorité ? Qu'est-ce le recueillement, au sens où G. Marcel l'entend, pour qu'il apparaisse comme espérance pour l'homme d'aujourd'hui ? Comment donc par le recueillement l'homme peut-il parvenir à faire l'expérience du mystère ontologique ?

¹ Deux ouvrages de Gabriel Marcel que nous citons ont la même année de publication : 1991 et le même éditeur : Éditions Universitaires. Nous utilisons alors [1] pour les *Hommes contre l'Humain* et [2] pour *Être et Avoir*.

1. L'homme dans l'éparpillement

La conquête du bien-être matériel, de l'efficacité technicienne et du rendement a intensifié l'attachement de l'homme au quantifiable et institué un culte du gain, un culte de l'avoir et un mépris chaque jour grandissant de l'être. Aujourd'hui, tout semble se réduire à ce qu'on peut amasser, garder jalousement et exposer fièrement. Le bien matériel est exalté au mépris de la personne humaine. L'on ne prend souvent pas la peine d'observer celui qui s'approche mais l'on s'indigne ou s'émerveille plutôt devant la qualité ou la marque de sa paire de chaussures, de sa chemise ou de sa voiture. L'homme, en somme, est de plus en plus accroché au paraître que la société tend à consacrer comme fin de notre vie : avoir quelque chose fait être ; et posséder beaucoup de biens permet de dominer. Ainsi, selon le mot de Gabriel Marcel, « avoir, c'est pouvoir disposer de, posséder une puissance sur... » (G. Marcel, 1991 [2], p. 57)

Dès lors, il faut convenir que c'est à partir de ce que l'on a, à partir de ce qu'on possède que l'on parvient, aujourd'hui, à se poser et s'imposer dans la société. De cette façon, chacun cherche à gérer, à amasser quel qu'en soit le prix. Pour préserver ses intérêts, l'on n'hésite pas à corrompre, à faire emprisonner ou même à tuer. Le riche commerçant corrompt pour ne pas payer ses impôts ; les agents et fonctionnaires de l'État acceptent des "dessous de table" pour, dit-on, arrondir les fins de mois, c'est-à-dire pour augmenter leurs revenus ; la jeune fille "vend" son corps pour assurer son pain quotidien et parfois même pour financer ses études. On manipule ou se laisse manipuler pour sa "sécurité sociale".

Il est clair que le culte de l'avoir proscrit la loi morale et le respect de la personne humaine. Quoi de plus normal si l'on assimile et identifie tout à des objets ? La prostitution est à tous les niveaux et le mensonge est la règle de jeu. On n'hésite pas à "vendre" son âme, son intelligence, sa disponibilité. Tous les moyens ici sont bons, pourvu qu'on en tire un quelconque profit. Ceux donc qui s'inscrivent hors de cette ligne de pensée, ceux qui refusent de se conformer au règne abusif de l'avoir et de la médiocrité sont combattus. Ouvriers, paysans et fonctionnaires s'identifient à des machines et se définissent par le rendement, tandis que politiques,

gouvernants et gouvernés n'ont d'yeux que pour l'argent et de Dieu que l'argent.

Les exigences d'un tel mode de vie introduisent la comptabilité en tout. On court sans cesse après le temps parce qu'on court après l'argent : « Time is money ». Cette formule trouve toute son actualité aujourd'hui parce que chacun a un emploi du temps, son emploi du temps auquel il se conforme scrupuleusement. Or, Gabriel Marcel s'offusque contre cette prétention à vouloir posséder le temps au point d'en déterminer son employabilité. Comment l'homme peut-il prétendre posséder le temps, lui qui est dans le temps ? Dès lors, « l'expression au fond assez affreuse d'emploi du temps » (G. Marcel, 1998[1], p. 194)², synonyme de planification, d'ordre et d'organisation fait perdre à l'homme d'aujourd'hui tout son sens. En effet, malgré ses efforts, il semble difficile, voire impossible à l'homme de "gagner du temps".

En outre, obnubilé par la quête du gain et de l'efficacité, l'homme voudrait pouvoir tout faire à la fois. Essayer de faire tenir de nombreuses et diverses activités dans le peu d'heures dont il dispose dans la journée. Cependant, il se retrouve toujours submergé, débordé. Sous ce rapport, l'homme ne peut prétendre gérer son temps comme il gérerait son budget. Un tel mode de vie expose inévitablement à la contrariété, au stress et à l'éparpillement car « tant d'heures sont consacrées à telles fonctions. Le sommeil aussi est une fonction dont il faut s'acquitter pour pouvoir s'acquitter des autres fonctions » (G. Marcel, 1998[1], p. 194). Incapable donc de respecter son "emploi du temps", l'on peut affirmer que l'homme avance à l'aveuglette et devient ainsi étranger dans et à son monde.

De cette façon, déplore G. Marcel, « la nature humaine tend à devenir de plus en plus incapable de s'élever (...) et d'atteindre dans la prière ou dans la contemplation une sphère transcendante aux vicissitudes terrestres » (G. Marcel, 1967, p. 47). Mais comment aurait-il pu en être autrement ? Peut-on parler d'élévation là où presque tous les hommes tendent à tout matérialiser, ployant sous le poids de la matière ? Tendus vers la recherche effrénée du confort matériel, l'homme d'aujourd'hui oublie que

² Deux ouvrages de G. Marcel que nous citons ont la même année de publication : 1998 et le même éditeur : Éditions Présence de Gabriel Marcel. Nous utilisons alors [1] pour l'*Homme Problématique* et [2] pour *Homo Viator*.

« l'être qui renie son caractère créé finit par s'arroger des attributs qui sont la caricature de ceux qui appartiennent à l'incrédé » (G. Marcel, 1991 [1], p.52-53). Or, renier son être fait peser déjà sur l'homme une confusion liée à la saisie de son essence. Se prendre pour un être incrédé, c'est avoir une conscience obtuse de son être. D'un mot, se départir du transcendant, refuser d'être l'accomplissement d'une volonté autre que la sienne, c'est s'exposer à la perte de son être. N'est-ce pas là, d'une certaine façon que se dit la nécessité du recueillement comme une expérience à vivre et à faire vivre ?

2. L'expérience du recueillement

Il convient de préciser dès l'entame de notre propos que la polysémie du terme expérience peut trahir le sens de nos positions, si nous ne prenons soin de préciser la signification de son usage ici. En effet, l'essor fulgurant de la science et de la technique ont souvent conféré à certains mots des significations qui tendent à les réduire au seul sens du champ lexical de la science. Et le terme "expérience" semble être de ceux-ci. On entend bien souvent par "expérience" la vérification d'une hypothèse faite par un homme de science dans un laboratoire. Ainsi, au nom d'un discrédit proclamé à l'encontre du savoir issu des sens – qui se dit également expérience –, l'on en est arrivé à réduire le sens de l'expérience au « fait de provoquer, en partant de certaines conditions bien déterminées, une observation telle que le résultat de cette observation, qui ne peut être assigné d'avance, soit propre à faire connaître la nature ou la loi du phénomène étudié » (A. Lalande, 2002, p. 322-333). En ce sens, l'expérience est synonyme d'expérimentation.

Or, parler de "l'expérience du recueillement" ne signifie aucunement faire ici une quelconque expérimentation. C'est bien parce que le terme "expérience" suggère également l'idée de ce qui est intimement vécu – ce qui est éprouvé et non pas seulement prouvé – que nous pouvons, à bon droit, parler du recueillement comme une expérience vécue.

En effet, le recueillement désigne, selon son étymologie le fait de se recueillir. « Se recueillir » traduit l'idée de se détourner du monde extérieur pour se replier sur la vie intérieure. D'une façon générale le recueillement désigne l'action, de concentrer son attention, sa pensée sur la vie spirituelle

au travers d'un détachement, de toutes les préoccupations matérielles. De cette façon, le recueillement renvoie à l'état d'esprit de celui qui semble se détacher du monde extérieur pour se concentrer sur la vie intérieure. Ainsi, précise Gabriel Marcel (1998[1], p. 212) :

Au sein du recueillement, je prends position – ou plus exactement, je me mets en état de prendre position – en face de ma vie, je m'en retire en quelque manière, mais non point comme le sujet pur de la connaissance ; dans cette retraite j'emporte avec moi ce que je suis et ce que peut-être ma vie n'est pas.

C'est dire que le recueillement prend en compte tout l'être du sujet, toutes les dimensions de sa vie. Ici, la distance entre l'en moi et le devant moi demeure inexistante. De ce fait, le recueillement n'est point l'isolement de l'expérience cartésienne de la découverte du cogito. Chez Descartes, en effet, dans la démarche qui conduit à la découverte du Cogito comme affirmation de la certitude de son existence, une étape importante consiste certes à s'isoler du monde extérieur et, une autre consiste à révoquer en doute toutes ses connaissances au point de douter de soi-même (R. Descartes, 1975, p. 415) :

Je suppose donc que toutes les choses que je vois sont fausses ; je me persuade que rien n'a jamais été de tout ce que ma mémoire remplie de mensonges me représente ; je pense n'avoir aucun sens ; je crois que le corps, le figure, l'étendue, le mouvement et le lieu ne sont que des fictions de mon esprit. Qu'est-ce donc qui pourra être estimé véritable ? peut-être rien autre chose, sinon qu'il n'y a rien au monde de certain.

Or, contrairement à la démarche de Descartes, le recueillement n'est ni une rupture d'avec la réalité existentielle, ni une fuite en avant, encore moins une existence passive. Il prend en compte toutes les dimensions de l'homme: corps, âme et esprit, sa vie, son histoire, ses peines mais aussi ses joies et ses espérances. " Dans l'expérience du recueillement, je ne me renie pas en mettant en doute, en niant tout ce qui m'entourne, tout ce que je suis et tout ce que j'ai (G. Marcel, 1997, p. 145) :

Se recueillir n'est pas s'abstraire, et ici ce sont les attitudes intérieures elles-mêmes qui se révèlent différentes et peut-être même contraires. On s'abstrait de, ce qui revient à dire qu'on se retire et que par conséquent on laisse ou on délaisse. Le recueillement est au contraire avant tout un acte par lequel on se retourne vers, et sans rien abandonner.

En effet, la reprise intérieure n'est point une crispation volontaire ni un relâchement dans le sens d'un abandon ou d'une défaite. Tout relâchement, indique G. Marcel, est semble-t-il un commencement de

dissolution, l'expression d'une désagrégation. Tel n'est pas ici le cas, puisque le recueillement est l'acte par lequel je me saisis comme unité. Dès lors, G. Marcel (1991[2], p. 80) affirme : « Il n'y a pas à proprement parler de recueillement en face d'un problème – au contraire le problème me met en quelque sorte dans un état de tension intérieure. Au lieu que le recueillement est plutôt détente ». Le recueillement permet donc à l'homme de rentrer librement en lui-même et de faire le point avec lui-même.

En tant que retour vers l'intérieur, le recueillement se pose comme un processus de reconstruction, « une reprise, une réfection intérieure » (G. Marcel, 1998[1], p. 213). Se recueillir signifie essentiellement se rejoindre, parvenir à une unification de son être éparpillé –éparpillement qui se perçoit dans les diverses activités et préoccupations quotidiennes –dans une sorte de recollection intérieure. Une telle démarche impose à l'homme un silence. En effet, l'homme jeté dans l'abîme de l'être, en situation et aux prises avec les épreuves de la vie, retrouve par le silence le lieu d'un ressaisissement intérieur, car toute la grandeur humaine se révèle dans les profondeurs de son âme : « Il y a [donc] lieu de penser que le recueillement est lié à l'acte par lequel le sujet fait silence en lui-même. Dès lors, il faut comprendre que « ce silence n'étant pas du tout une simple absence, mais présentant au contraire une valeur profondément positive » (G. Marcel, 1997, p. 144), ce silence est un silence habité, une demeure habitée par la plénitude même de l'Être, de Dieu.

3. Vivre le mystère ontologique comme enveloppement

Afin de mieux percevoir ce point de notre analyse et partant les enjeux de notre texte, il nous paraît nécessaire de ne point perdre de vue cette mise en garde de Gabriel Marcel :

Toute confusion entre le mystère et l'inconnaissable doit être soigneusement évitée : l'inconnaissable n'est en effet qu'une limite du problématique qui ne peut être actualisé sans contradiction. La reconnaissance du mystère est au contraire un acte essentiellement positif de l'esprit » (G. Marcel, 1991[2], p. 83).

L'inconnaissable nous situe dans la sphère du problématisable, de l'objectivable, là où le mystère nous renvoie au méta-problématique, à

l'inobjectivable. Le mystère est non pas à connaître mais à reconnaître parce qu'il surpasse totalement le sujet pensant.

En effet, le propre du mystère, selon G. Marcel, est que j'en fais partie : le mystère est, je ne puis l'envisager hors de moi ou devant moi sans que je ne m'y trouve impliqué. Or, écrit-il (G. Marcel, 1991[2], p. 83),

un problème est quelque chose que je rencontre, que je trouve tout entier devant moi, mais que je puis par là même cerner et réduire – au lieu qu'un mystère est quelque chose en quoi je suis moi-même engagé, et qui n'est par conséquent pensable que comme une sphère où la distinction de l'en moi et du devant moi perd sa signification et sa valeur initiale.

Au contraire, le mystère, lui, m'enveloppe de toute part, il ne m'est pas extérieur. Je ne peux le penser sans me penser moi-même. « Le mystère se présente comme une réalité tellement liée à l'existence de celui qui s'interroge qu'il s'y trouve effectivement et vitalement impliqué. Pour scruter le mystère, il ne peut jamais faire abstraction de lui-même. » (S. Plourde, 1975, p. 79). Dès lors, expliquant le mystère ontologique, Simone Plourde fait remarquer que la personne qui s'interroge sur l'être ne peut pas poser celui-ci devant lui comme un objet qui lui serait extérieur, car il est lui-même de l'être et il est celui qui s'interroge sur quelque chose dans lequel il est entièrement engagé et qui le submerge. (S. Plourde, 1975, p. 79). Par conséquent, il ne peut y avoir de problème de l'être car l'être n'est pas du domaine de l'inventoriable, de l'objectivable mais du mystère.

Cette caractéristique du mystère conduit Gabriel Marcel à établir une corrélation entre le mystère et le recueillement (G. Marcel, 1991[2], p. 80). En effet, dans le recueillement, le sujet n'est pas distinct de l'expérience vécue par lui, il y est impliqué : « Je suis convaincu pour ma part, qu'il n'y a d'ontologie possible, c'est-à-dire, d'appréhension du mystère ontologique à quelque degré que ce soit, que pour un être capable de se recueillir » (G. Marcel, 1998[1], p. 211). De cette façon, l'être obnubilé par l'avoir et ses catégories, préoccupé par le gain reste absent et ignorant de cette expérience du mystère ontologique : le recueillement. Or, lorsque le recueillement est pleinement vécu, il devient participation effective au mystère de l'être qui nous englobe. Dès lors, « le mystère n'est plus à interpréter (...) comme une lacune du connaître, comme un vide à combler, mais au contraire comme une plénitude » (G. Marcel, 1999, p. 218-219).

C'est donc dire que l'approche marcellienne du recueillement est loin d'être une sorte d'évasion, de rêverie ou d'extase égoïste où l'homme serait

séparé de la réalité. Le recueillement n'est point un enfermement dans un monde illusoire, mais une ouverture à ce qui a toujours été là : l'Être. Ainsi, le recueillement semble apparaître comme une nécessité au cœur de la vie de l'homme éparpillé, submergé par les réalités du monde matériel ; il apparaît comme la réponse à un appel qui monte depuis les profondeurs même de l'âme pour renouer avec la plénitude de l'être. Dans le recueillement, en effet, l'homme accorde le primat non plus à l'avoir, mais à l'être. Il a à proclamer que tout ne se réduit pas au gain et à l'accumulation de biens, comme pour répondre à cet appel de Gabriel Marcel (1991[1], p. 25) :

Nous avons proclamé que nous n'appartenons pas entièrement à ce monde des choses auxquelles on entend nous assimiler, dans lequel on s'évertue à nous incarcérer. Très concrètement, nous avons à proclamer que cette vie-ci dont il est devenu techniquement possible de faire la grimaçante et hideuse parodie de tout ce que nous révèrons peut n'être en réalité qu'un secteur insignifiant d'un développement qui se poursuit au-delà du visible.

Le détournement donc des réalités matérielles que nécessite le recueillement permet à l'homme de s'élever et de contempler les réalités spirituelles. Dans le recueillement, l'existence réintègre l'Être, s'aligne sur l'Être, y retrouvant la profondeur et le sérieux, comme pour dire que l'homme s'y ressaisit comme unité. Or, se ressaisir signifie reprendre possession de quelque chose qui nous avait échappé. C'est dire que l'homme retrouve ici ses racines ; il se découvre comme être provenu et donc dépendant d'un être transcendant.

Dans le recueillement, l'homme parvient à s'ouvrir au transcendant dans l'invocation, dans la prière qui est « la seule relation vivante de l'âme à Dieu » (G. Marcel, 1998[1], p. 65). Dans l'invocation ou la prière – dont la formule pourrait, selon G. Marcel (1998[1], p. 75), être énoncé ainsi : « Toi qui seul possèdes le secret de ce que je suis et de ce que je suis apte à devenir » – l'homme se reconnaît comme être provenu, dépendant et lié à Dieu. Dans la prière, en effet, c'est son être tout entier que l'homme offre, qu'il abandonne totalement dans la confiance à Dieu. Ainsi, dans sa plénitude, Dieu vient à sa rencontre, à la rencontre de ses faiblesses pour les transformer, pour le relever, l'élever et pour le grandir. Dieu vient féconder, combler le vide intérieur en l'homme, en lui

permettant de concentrer son attention sur ce qui ne se donne pas là platelement et qui, pourtant, constitue l'essentiel de la vie.

Cependant, il convient de préciser que pour l'être encombré de soi, pour celui qui n'a pas su se mettre au-dessus des vicissitudes terrestres, la prière au lieu d'être un abandon, une relation filiale, une rencontre d'amour véritable tend à se réduire en demande et même en ordre. Le Toi absolu n'est plus qu'un toi qui doit exécuter sans tarder nos demandes. La prière n'est plus un échange, une écoute partagée, un cœur à cœur avec l'Être suprême qui a accepté de se rabaisser jusqu'à moi, mais une rencontre que je convoque et suspend quand je veux, parce que je ne sais pas écouter, je ne sais pas faire silence. De cette façon, l'homme transpose dans son rapport au Toi Absolu, ses principes humains basés sur les calculs d'intérêts. Or, « plus ma prière se rapproche de la demande, plus elle porte sur quelque chose qui peut être assimilé à un moyen d'accroître ma puissance (un renseignement, un objet quelconque), moins elle est au sens propre une prière » (G. Marcel, 1997, P.220). Elle m'inscrit, de ce fait, hors du recueillement, hors du mystère. Dans le recueillement, en effet, l'homme est comme répondant à un appel. Il semble répondre à une réalité qui est mystère. Mais il est lui-même pris dans ce mystère et son être en dépend. En présence de ce mystère qui dépasse ses prises et le comprend, l'être se rend bien compte qu'il a à répondre à l'appel de Dieu.

Conclusion

Dans notre monde dominé par la recherche du gain et de l'efficacité, disons par la recherche du succès à tous les prix, se recueillir – cette expérience introspective – paraît aujourd'hui difficile voire impossible pour les hommes préoccupés par les questions d'ordre matériel. En effet, ces hommes courent après le temps, après l'argent, après les biens matériels. Or, nous avertit G. Marcel (1998[2], p. 34), reprenant ces phrases de Gustave Thibon :

Tu rêves d'évasion. Mais prends garde aux mirages. Pour t'évader, ne cours pas, ne fuis pas : creuse plutôt cette place étroite qui t'est donnée : tu y trouveras Dieu et tout. Dieu ne flotte pas sur ton horizon, il dort dans ton épaisseur. La vanité court, l'amour creuse. Si tu fuis hors de toi-même, ta prison courra avec toi et se rétrécira au vent de ta course : si tu t'enfonces en toi-même, elle s'évasera en paradis.

Trouver le paradis au fond de soi, trouver Dieu et tout, tel est l'enjeu du recueillement que propose Gabriel Marcel aux hommes de notre monde qui semblent avoir érigé le calcul et le jeu d'intérêts en principe et mode de vie. Dans le recueillement, il ne s'agit pas de fuir ou de se fuir, mais de se retrouver ; c'est-à-dire, de donner sens à sa vie. Se recueillir, c'est dire non à la vacuité et à l'avidité qui fait tout désirer et, qui au fond, ne fait rien posséder : « Désirer, en effet, c'est avoir en n'ayant pas. (G. Marcel, 1991 [2], P. 107)

Le mode de vie qu'impose la société technicisée et numérisée laisse peu de place au recueillement qui se présente, pourtant, selon Gabriel Marcel comme une nécessité, un refuge contre la tyrannie de l'avoir qui proscrie toute morale et détériore ainsi les rapports humains. Dans l'expérience du recueillement, l'homme noue ou renoue avec ce qu'il a de plus intime et de plus intérieur ; il professe que son essence déborde l'ordre du problématique, elle est de l'ordre du mystère.

En somme, l'expérience du recueillement vient rappeler à l'homme que tout n'est pas que matière, tout n'est pas objectivable. Au cœur de l'homme et de sa vie se dit le mystère qui le comprend, l'enveloppe et qui le fait être : Dieu. L'homme est enraciné en Dieu. En Dieu se dit et se garde le mystère de l'homme et dans l'homme se dit aussi et se garde le mystère de Dieu. Ainsi, nous pouvons affirmer que c'est Dieu lui-même qui rejoint l'homme dans son désir de se trouver et de le trouver.

Dès lors, le recueillement apparaît comme une soif d'être, comme un appel : « Mais peut-être, dans la mesure où je prends conscience de *cet appel en tant qu'appel*, suis-je amené à reconnaître que cet appel n'est possible que parce qu'au fond de moi il y a quelque chose d'autre que moi, quelque chose de plus intérieur à moi-même que moi-même » (G. Marcel, 1999, p. 102). C'est donc dire que l'homme porte en lui quelque chose qui lui est supérieur et qui ne peut s'éteindre sans qu'il ne s'amenuise lui-même. Il s'agit de la soif d'être que « Même les grandes vagues de l'humanisme athée n'ont jamais réussi à étouffer la soif de transcendance » (A. Bernard, 1988, p. 12). N'est-ce pas dans cette soif de transcendance que l'homme assume son humanité ?

Références bibliographiques

- BERNARD André, 1988, *L'homme chez Nietzsche et Teilhard de Chardin*, Kinshasa, Editions Saint Paul Afrique.
- BERGSON Henri, 1967, *Les deux sources de la morale et de la religion*, Paris, PUF.
- DESCARTES René, 1967, *Œuvres philosophique*, Paris, Garnier Frères.
- LALANDE André, 2002, *Vocabulaire Technique et Critique de la philosophie*, Paris, P.U.F.
- MARCEL Gabriel, 1999, *Essai de philosophie concrète*, Paris, Gallimard.
- MARCEL Gabriel, 1999, *Être et Avoir*, Paris, Editions Universitaires.
- MARCEL Gabriel, 1998, *Homo Viator, Prolégomènes à une métaphysique de l'espérance*, Paris, Association Présence de Gabriel Marcel
- MARCEL Gabriel, 1991, *Les Hommes contre l'humain*, Paris, Editions Universitaires.
- MARCEL Gabriel, 1998, *L'homme problématique*, suivi de *Position et approches concrètes du mystère ontologique*, Paris, Association Présence de Gabriel Marcel.
- MARCEL Gabriel, 1997, *Journal Métaphysique*, Paris, Gallimard.
- MARCEL Gabriel, 1997, *Le Mystère de l'Être I et II*, Paris, Association Présence de Gabriel Marcel.
- MARCEL Gabriel, 1967, *Position et approches concrètes du mystère ontologique*, Louvain, Editions Nauwelaerts.
- PARAIN-VIAL Jeanne, 1966, *Gabriel Marcel et les niveaux l'expérience*, Paris, Edition Seghers.
- PARAIN-VIAL Jeanne, *Gabriel Marcel un veilleur et un éveilleur*, p. 52
- PLOURDE Simonne, 1975, *Gabriel Marcel, philosophe et témoin de l'espérance*, Québec, Les presses de l'université du Québec.